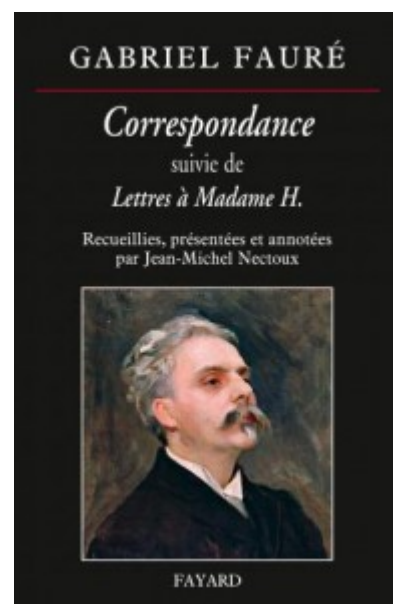


# Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015)

Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, lettres à madame H. (Jean-Michel Nectoux, Fayard, octobre 2015). En couverture, l'excellente toile du peintre Sargent brosse comme l'ensemble du corpus ici analysés et soigneusement édité, un portrait précis, complet et fidèle de Gabriel Fauré : ainsi se dévoile Fauré dans son intimité épistolaire qui fait du lecteur un proche et un témoin privilégié. Né en Ariège et placé très tôt en raison de ses précoces dispositions à l'Ecole Niedermeyer de Paris (1854), Gabriel Fauré né en 1845 : c'est à Paris qu'il rencontre Saint-Saëns professeur de piano : une amitié les liera bientôt, cimentée par une indéfectible estime réciproque. Tel attachement est perceptible tout au long des très nombreuses lettres de la correspondance. Première partition importante, le Cantique de Jean Racine témoigne de la richesse d'une formation unique sous le Second Empire (1865) et le début de la carrière du compositeur libre; il n'a que 20 ans.

L'assiduité de Saint-Saëns, son aide pour se faire connaître du milieu parisien permet à Fauré de s'affirmer peu à peu, surtout à partir de février 1871 quand il participe à la création de la Société nationale de musique et quand il est



admis dans le salon envié, convoité de Pauline Viardot (dont Fauré se fiance un temps avec la fille Marianne...). Les différents profils du compositeur, excellent claviériste se précisent : le musicien d'église, organiste à Saint-Sulpice puis La Madeleine (qui doit subvenir aux besoins de sa famille fondée avec Marie Frémiet, la fille du célèbre sculpteur), le professeur de composition au Conservatoire (ses élèves sont rien de moins que Ravel, Schmitt, Enesco...) qui se forge une très solide réputation ; d'autant que l'homme montre dans ses lettres de non moins solides qualités de coeur, de fidélité et de loyauté envers ses amis, relations, soutiens.

La riche correspondance met en lumière toutes ces qualités personnelles qui dévoilent le fin réseau des amitiés, des estimes, les réalisations qui se font grâce aux rapprochements des personnalités qui sont aussi des personnes dotées d'un grand sens de la loyauté. Rien de tel cependant entre Théodore Dubois, directeur du Conservatoire (1898) et Fauré qui malgré ce que Dubois affirme officiellement, incarne pour ce dernier, le mauvais goût douteux (« trop modulé, trop recherché »... pour ne pas dire sophistiqué et précieux. Une mésentente fameuse, polissée par leur éducation, est restée célèbre. Ces deux là qui devinrent directeur du Conservatoire, n'étaient pas fait pour s'entendre. Il est vrai que la filière classique, académique, institutionnelle dont est issu Dubois, conditionne un être talentueux mais pas marquant, insensible à la fantaisie et la volupté audacieuse. Qualités que Fauré élève de l'école Niedermeyer, a cultivé sa vie durant non sans avoir conscience de son talent dans le domaine. L'histoire a depuis donné raison à Fauré, écartant désormais Dubois hors de la lumière du génie, dans un registre rien qu'académique (et ce malgré les tentatives récentes pour réhabiliter Dubois dans son contexte).

A travers les lettres très denses et documentées réunies ici, on suit pas à pas les conditions de création et la réception des oeuvres majeures : Pelléas et Mélisande (1898), son premier opéra Prométhée pour les arènes de Béziers (1900), le

contexte de création de son second opéra Pénélope (1913) d'abord créé à Monte Carlo (chichement) puis surtout à Paris au TCE alors sous la direction d'Alfred Astruc (lequel déposera le bilan à la fin de la saison 1913, emportant dans sa chute le dernier opéra de Fauré)...

Personnalité réservée, Fauré cependant sait sortir du bois et entrer dans la lumière médiatique parisienne surtout à partir de 1903 quand il devient critique musical pour le Figaro (après s'être présenté à cet emploi à deux reprises). Devenu professeur de composition au Conservatoire (successeur de Massenet) puis directeur de l'Institution en 1905 (après Dubois son ennemi), Fauré mène une politique administrative courageuse, plutôt bénéfique pour l'établissement.

**Tout l'univers amical, artistique et musical de Fauré se trouve ressuscité dans ce volume richement documenté et judicieusement annoté.**



L'auteur reprend un précédent corpus déjà publié qui regroupait alors essentiellement les lettres échangées entre Fauré et son maître et ami Saint-Saëns (SFM, Klincksieck, 1994). A cela il ajoute ici, l'ensemble des lettres de Fauré et d'autres correspondants en réponse : pour autant, ne cédant pas à une curiosité anecdotique, l'éditeur mène une sélection exigeante sur le matériel autographe, ne retenant que ce qui présente parmi d'innombrables lettres, un « intérêt biographique ou psychologique ». La liberté de ton avec certaines confidentes, pourtant très distinguées ou mécènes surprend et retient l'attention: telles la Comtesse Greffulhe (qui inspira à Proust sa Guermantes) et surtout la Princesse Edmond de Polignac, ... ; comme la facilité d'écriture, entre franchise et tendresse avec sa maîtresse Marguerite Hasselsmans rencontrée sur la création de Prométhée à Béziers en 1901 (lettres longtemps demeurées inaccessibles); la valeur de la présentation éditée par Fayard concerne surtout la nouvelle datation donc la présentation chronologique de toutes les lettres, éditées et numérotées dans la continuité ... un travail de recherche et de déduction opéré avec l'aide du spécialiste

de Proust (grand connaisseur du Paris fin de siècle, Philip Kolb, lui-même éditeur de la correspondance de l'auteur d' A la recherche du temps perdu). La succession des lettres ainsi établies permet de reprendre la datation de certaines partitions. Cependant certaines pièces demeurent difficiles à dater précisément comme l'opus 45 (2ème Quatuor avec piano). En l'état, les lettres avec des correspondants essentiels comme Marguerite Long, Vincent D'Indy sont encore trop fragmentaires, retrouvées au hasard des recherches dans le monde entier. Quoiqu'il en soit, l'apport est souvent inédit et toujours passionnant. C'est un Fauré attachant, qui parle essentiellement de musique et construit sa vie et ses passions pour elle, étonnamment fraternel, ami loyal et aimant que l'on découvre au fil des pages d'une somme désormais incontournable.

**Livres, compte rendu critique. Gabriel Fauré : correspondance, suivi de Lettres à Madame H.** Sélection, présentation, annotations par Jean-Michel Nectoux ([éditions Fayard](#)). EAN : 9782213687087. Parution : 21 octobre 2015. 914pages. Format : 153 x 235 mm. Prix public TTC: 38 €. CLIC de classiquenews d'octobre 2015.

---

# Rain de Anne Teresa De Keersmaeker sur Arte

**arte**

**Télé. Arte. Rain, De Keersmaecker: 1er novembre 2015, 23h50.** Anne Teresa De Keersmaecker ne cesse de renouveler la langue chorégraphique contemporaine. Flamande de cœur c'est à dire addict à la modernité tragique, celle qui depuis Pina Bausch mêle étroitement théâtre et danse. Tout corps ne peut se mouvoir sans (s') émouvoir, sans dénoncer, exulter, crier, exprimer une situation souvent tendue voire tragique. Formée à l'école muera fondée par Béjart à Bruxelles, la flamande, souveraine de la danse en Belgique découvre à New York, la rythmique entêtante, hypnotique de Steve Reich.



**Du 21 octobre au 8 novembre 2015, Anne Teresa de Keersmaecker présente au Palais Garnier à Paris, sa nouvelle création : Bartok / Beethoven / Schönberg.** Rain diffusé sur Arte est aussi créé à Paris en 2001 sur la partition de Reich : Music for 18 musicians. Inspirée aussi du roman de Kirsty Gunn, Keersmaecker cultive un geste d'une suprême liberté de mouvement ; les corps vêtus par le styliste Dries Van Noten exultent comme sous la pression d'une menace murmurante, présente et presque imperceptible. Rain marque la 3ème collaboration de Keersmaecker avec Steve Reich (après Fase, en 1982, et Drumming de 1998). Le temps, l'espace, le déplacement du corps comme élément narratif composent une approche critique de la danse contemporaine et font ici une écriture très personnelle. Rain est le premier ballet écrit par Anne Teresa de Keersmaesker pour l'Opéra de Paris.

**Télé. Arte. Rain, Anne Teresa De Keersmaecker (2001). 1er novembre 2015, 23h50.** Le prochain nouveau ballet de De Keersmaecker programmé à l'Opéra de Paris : Bartok / Beethoven / Schönberg est diffusé le 5 novembre 2015 sur Arte

**arte**

Concert.

---

# Télé. Brava HD. Récital de Menahem Pressler

Télé. Brava HD. Menahem Pressler, piano. Mardi 10 novembre, 21h. Paavo Järvi dirige l'Orchestre de Paris (Paris, salle Pleyel, 2013). L'histoire de la musique offre de nombreux exemples d'enfants prodiges. Mais il existe d'autres phénomènes. Que penser d'un



musicien ayant consacré plus de quatre-vingts ans de sa vie à la musique, et qui est toujours inspiré à se produire devant de grands publics ? Pour de tels artistes, un nouveau concept s'impose : celui du « prodige vénérable ». On connaît certains chefs qui ont dirigé l'oeil vif et le geste alerte leurs 80 ans passés. ... la musique comme exercice cérébral et intellectuel est l'un des meilleurs facteurs de longévité. Sans aucun doute, le pianiste Menahem Pressler appartient à cette catégorie de vénérables prodigieux. Après avoir servi pendant 53 ans (de 1955 à 2008) comme pianiste du légendaire Beaux Arts Trio, Menahem Pressler vit actuellement un stupéfiant été indien. Il retourne à sa carrière solo, une carrière que, jeune, il avait menée pendant dix ans, après avoir remporté le concours Debussy. À l'occasion de son 90e anniversaire en 2015, le soliste magnifique jouait ici en 2013 avec l'Orchestre de Paris sous la baguette de Paavo Järvi à la Salle Pleyel à Paris. C'est à dire avant son opération à

l'issue miraculeuse (2014) qui lui permet toujours de jouer avec un feu préservé. Irésistible.

Concert de Menahem Pressler, piano à la salle Pleyel à ParisOrchestre de Paris. Paavo Järvi, direction

Producteur : LGM Télévision – Réalisateur : Sébastien Glas

Lieu : Salle Pleyel, Paris – Année : 2013

**À 92 ans en 2015, Menahem Pressler** montre que la musique et l'exercice pianistique pratiqué comme une discipline de vie quotidienne entretient, mieux fait exulter les forces vitales y compris à un âge avancé ; après avoir couru de salles en théâtres pendant des années au sein du Trio de musique de chambre demeuré légendaire (le Beaux Arts Trio qu'il a fondé en 1955 avec le violoniste Daniel Guilet et le violoncelliste Bernard Greenhouse.), le sémillant jeune homme octogénaire poursuit une carrière auréolée de grâce intérieure et de fureur contenue, toujours au service d'une souveraine musicalité expressive.

Il est né en 1923 en Allemagne alors que l'Europe est prête à plonger dans l'horreur organisée et la barbarie instituée. Il a fui avec sa famille la patrie tentée par le diable juste avant le nuit de cristal. Après un périple en Italie, Palestine, la famille s'installe en 1946 à Etats-Unis. Depuis quelques mois, le pianiste que son dos fait cependant souffrir, réalise une tournée mondiale d'une éloquente poésie (son dernier disque Mozart édité chez Dolce vita est une perle, un diamant que permet la maturité à son sommet, entr grâce, humour, poésie, délicatesse amoureuse). Ce retour solistique a pu avoir lieu après son récital du 31 décembre 2014 à la Philharmonie de Berlin sous la baguette de Simon Rattle dans le Concerto n°23 de Mozart. En pleine rupture d'anévrisme, le concertiste poursuit cependant son jeu sans que ses partenaires ni que le chef anglais ne s'aperçoivent de son état : en plus d'être un musicien de premier plan, Pressler est aussi une force de la nature ; de fait, de retour à Boston, le divin pianiste est opéré (par une équipe

remarquable du Massachussets Institute), et sauvé. Aujourd'hui c'est à dire essentiellement depuis le printemps 2015, Menahem Pressler dit merci à la vie, au sort, au destin magnifique en jouant, jouant, jouant. Son plus beau sourire, il nous l'offre sur son clavier enchanteur. Il est venu au piano par Schubert quand il a joué un air, au hasard d'une visite où rien n'était clairement défini : alors que son frère est malade pour recevoir sa leçon de piano, c'est le jeune Pressler qui suit l'enseignement du maître qui s'est déplacé : une confirmation se produit alors devant le père médusé par le jeu et l'intelligence musicale de son fils, jusque là voué au violon. En Palestine, le virtuose français Paul Loyonnet, en tournée en Israël, rencontre le jeune musicien qui confesse vouloir rejoindre San Francisco disputer le concours Debussy. Avec l'aide du Français, Pressler découvre Manhattan, où jouant dans les sous-sols du magasin Steinway, le jeune Menahem est remarqué par Monsieur Steinway : pouvant répété, disposant de son propre studio, le pianiste fraîchement arrivé sur le sol américain remporte le premier prix du Concours de San Francisco en 1946 (devant un jury où participait Darius Milhaud). Ainsi commence une vie constellée d'accomplissement et de réussites en partage, porté par un instinct généreux et le goût des autres. Pilier du Beaux-Arts Trio, Pressler circule dans le monde entier, pendant 50 années, professant que l'amour est musique et vice versa. En 2013, quand le violoniste du Trio, alors Daniel Hope, décide de quitter la phalange pour une carrière solo, Menahem Pressler sent lui aussi ses ailes frétiler à l'idée de reprendre la route des salles de concert mais en soliste du clavier. En parallèle, le pianiste comme régénéré par un désir intact, en particulier après son opération, poursuit pour le label Dolce Vita, une intégrale des Sonates de Mozart (délectable offrande qui permettent seul l'âge mûr et les délices de l'expérience : premier volume édité en mars 2015). Autant de qualités fusionnant tempérament et engagement qui font de chaque apparition du légendaire pianiste, un instant incontournable. C'est ce goût qui conduit l'octogénaire miraculeux à offrir

ses plus beaux récitals, jusqu'en 2015, comme ici à Paris.

Illustrations : Menahem Pressler (DR), 1 cd Mozart, sonates K331, 570 et 576 (1 CD La Dolce Volta).

---

## **CD, coffret. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum, Tuxen, Monteux... (11 cd)**



**CD, coffret. Compte rendu critique. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum, Tuxen, Monteux... (11 cd).**



D'emblée l'affiche promet le meilleur en effet : complément au récent coffret Warner regroupant les versions historiques propres aux années 1930 (Sibelius : Historical recordings : 1928 – 1945 7 cd, CLIC de classiquenews lui aussi) et déjà en majorité britanniques (preuve d'un engouement phénoménal pour Sibelius chez nos confrères anglo-saxons dès avant la seconde guerre mondiale), voici la preuve que la faveur anglaise pour le Finnois après la guerre ne s'est pas démentie, et comme le prouvent ces archives Decca, dans les années 1950, a même gagné une flamme exceptionnelle : les Symphonies par Anthony Collins (auteur d'une intégrale londonienne entre 1952 et 1956, ou le Concerto pour violon par l'excellent, ardent, voire incandescent et super élégant

soliste Ruggiero Ricci (1958) restent des accomplissements légendaires. Comme la fièvre millimétrée d'une irrésistible élégance (Monteux), d'un dramatisme détaillé (Gibson), des autres sibéliens qui sur le métier symphonique élaboré par un génie de l'écriture orchestrale, font preuve d'une égale implication sidérante. Aux côtés du LSO, le Concertgebouw d'Amsterdam (Beinoud) et le Berliner Philharmoniker (Rosbaud) affirment eux aussi un engagement suprême au service de partitions captivantes il faut bien le reconnaître. Aucun doute, mises en perspective, tant de lectures aussi passionnantes, confirment bien, aux côtés de la richesse diverse des interprétations, l'indiscutable génie de Sébelius, le plus grand symphoniste du XX<sup>e</sup> après Ravel, Mahler, Strauss.



Les 7 Symphonies, par le chef pionnier et visionnaire Anthony Collins, véritable fleuron inestimable des archives Decca, dévoilent à qui ne le connaissait pas, l'exceptionnel talent de barde prophétique du chef britannique, capable d'insuffler la transe et la fièvre, mais aussi une intensité de braise à son orchestre (LSO), de surcroît ici dans un traitement remastérisé : sens du détail, sens de la construction, élan souverain, surtout fluidité organique d'un geste qui semble s'abreuver du lyrisme sibélien comme une source régénératrice. Bien avant les Bernstein ou les Karajan, visions si divergentes et somme toute complémentaires – le dyonisiaque et l'Appolonien-, voici



le premier d'entre eux, redevable de l'ami Kajanus, chef et compositeur, fervent interprète des symphonies de Sibelius hors de Finlande : dans les années 1950, soit 20 ans après Kajanus, Anthony Collins partage la même foi passionnée, cette profondeur et cette énergie éruptive qui fait battre tout l'orchestre au diapason d'un seul cœur, celui de la miraculeuse nature. Collins avait compris combien le langage de Sibélius était génial en tant que dernier grand symphoniste post romantique. Sa lecture de la Symphonie n°7 (1954) est un modèle de précision, d'engagement, à la fois détaillé et ciselé mais aussi intense et dramatique. La houle qu'il y déploie reste inégalée, d'une irrépressible attractivité par sa puissance et sa justesse. Des mouvements enchaînés en un seul, le chef tisse une fresque portée peu à peu à sa température de fusion pour que se libère en fin de cycle (à 16mn, après 19mn), la formule clé : ni répétition, ni redite, ni développement abusif, tout l'art de l'éloquence resserrée de Sibelius se concentre ici dans une direction économe, détaillé, surexpressive et étonnamment juste.

Entiers, souverains dans leur compréhension fortement personnalisés, dans le sillon de Collins, les autres chefs accréditent chacun par la justesse de leur approche, ce coffret plus que recommandable : nécessaire pour qui veut écouter plusieurs propositions de caractère, à des années lumières de la sonorité lisse et fade servie par les uns et les autres plus récents.

*De Anthony Collins à Sir Alexander Gibson...*

**Sibelius : une tradition  
londonienne**



**CD11 : le top.** Dans une prise magnifique (détaillé et opulente de 1960), l'écossais **Alexander Gibson** (décédé en 1995) montre (avant Gergiev) la vitalité exubérante et mordorée des instrumentistes du LSO London symphony orchestra : vivifiant les vertiges et contrastes de la Symphonie n°5 il stupéfait par

sa direction souple et incisive. Houle océane et frémissements à la fois gorgés de vie et d'une puissance inquiétante, mais aussi baguette analytique où scintillent tous les instruments en une course saisissante : la vision est électrisante : Gibson est un sibélien de première valeur. Plus olympien mais non moins dyonisiaque, Gibson semble 10 ans après Collins, recueillir et régénérer le flux organique et la transe léguée au même orchestre par Anthony Collins. La science des climats intérieurs, la tension collective, surtout la construction et les équilibres sont remarquables... preuve qu'il y a bien une tradition organique et viscérale de l'interprétation sibélienne à Londres. La démonstration est éloquente et demeure l'enseignement le plus frappant de ce coffret anthologique. D'autant que la prise Decca de 1958 est éblouissante : un modèle du genre, détaillant chaque pupitre, chaque instrument dans le respect des étagements naturels d'un orchestre en salle. Cuivres et cordes en état de transe, lyrisme des bois et scintillement des vents sont époustouflants. A connaître en urgence. Gibson, également très grand chef lyrique (il est devenu en 1957, l'année qui précède cet enregistrement légendaire, le plus jeune directeur du Sadler's Wells Theatre), s'est taillé une très solide réputation dans l'interprétation des répertoires nordiques, Nielsen et Sibelius, mais c'est au service de ce dernier que sa direction à la fois élégante et très détaillée comme intensément dramatique suscite les honneurs. Les années 1960 sont florissantes pour ce tempérament viril et d'une sensibilité rare : après avoir fondé l'Opéra d'Ecosse en 1962,

il est anobli par la reine en 1967. Hédoniste certes, à la façon d'un Bernstein qui paraîtrait presque plus débraillé en comparaison, Gibson exprime l'équilibre des forces premières d'une nature réellement indomptable où par blocs entiers, il déplace le curseur, imposant tour à tour, l'harmonie des bois, la frénésie des cordes, l'ampleur hallucinante des cuivres (jusque dans leur dissonances vertigineuses), chacun affirmant au dessus des autres mais très sereinement sa propre énergie. Le troisième et dernier mouvement est d'une force et d'une limpidité inouïe, exprimant ce dialogue sous-jacent entre toutes les parties, portés à un degré d'intensité dansante (jusqu'au 7 accords finaux, taillés comme des gemmes). Rien que pour cette lecture, le coffret mérite toutes les palmes. D'autant que succèdent à cette 5ème exceptionnelle, les Suites Karela, Roi Christian II, et dans leur première réalisation discographique : l'Intermezzo de Pelléas, la Valse triste, Finlandia.

**Pierre Monteux (cd 10)** participe aussi au prestige sibélien du LSO dans une Symphonie n°2 (1952) à tomber, rugueuse et âpre d'une vitalité printanière et mordante quand il faut l'être ; animée, hallucinée, et pourtant sculptée comme peu autour de lui, avec un goût (français?), une élégance détaillée et analytique qui saisit. Ce dramatisme épique, cette vision scintillante se distinguent aussi nettement par son souffle et sa précision, un goût et un style admirables. D'autant qu'un immense chef lyrique, Monteux sait aussi caractériser un climat, un épisode avec une rythmique organique trépidante (Vivacissimo du 3ème mouvement joué très nerveux et vif, sans équivalent dans la discographie, contrastant avec le *lento e suave*, en un geste ample, fluide, vertigineux : la science de la direction est magistrale., et quelle sonorité des cuivres, aussi nobles et spectaculaires que sous la direction de Gibson.



**Van Beinum** avec le London Philharmonic orchestra et le

soliste Jan Damen offre une intéressante lecture du Concerto pour violon (1953) : beaucoup de fièvre dans l'esprit de Collins mais déjà la flamme s'est assagie.



**Hans Rosbaud** à la tête du Berliner Philharmoniker (1954, 1955, 1957, 1958) dans une esthétique plus compacte, néanmoins riche en sursauts et souci du détail, montre combien Sibelius relève de Wagner, Bruckner et des russes dont Tchaïkovski évidemment, n'hésitant pas à obtenir des tensions telluriques entre les pupitres de l'orchestre. De

Finlandia, il fait surgir le monstre indomptable puis dansant en une transe assourdissante. Le geste reste viscéralement enflammé.

L'heureux couplage présente aussi les œuvres chambristes dont le Quatuor Voces intimae qui révèle au fond le vrai tempérament de Sibelius : celui d'un contemplatif introspectif, grave sans être dépressif (Griller Quartet, 1951).

**Sur le même cd 6, la version de la Symphonie 5 opus 82 par Erik Tuxen et l'orchestre national symphonique de la Radio Danoise en 1952,** est toute de finesse et de mystère sensuel : preuve que dans les rivages nordiques proches, le massif sibélien, riche en paysage, inspire particulièrement un chef visiblement habité par le souci et la conscience du génial compositeur. Tuxen libère la force sauvage et le feu



printanier, – encore bien présents au terme des 7 derniers accords-, une activité souterraine et primitive, ses éclairs intimes comme sa furieuse énergie avec toujours un souci de l'équilibre et du relief des instruments qui s'avère passionnant. Tuxen emporte avec une rage conquérante Finlandia

en 1954 : geste vif, fusion lumineuse des instruments, surtout fièvre collective, miroir emblème de toute une nation qui se lève et affirme son indépendance.

**CD, compte rendu critique. Coffret Jean Sibelius : great performances.** Symphonies, musiques de scène et poèmes symphoniques: Alexander Gibson, Anthony Collins, Bertil Bokstedt, Charles Mackerras, Eduard Beinum, Hans Rosbaud, Pierre Monteux. London Symphony orchestra, Danish state radio symphony orchestra, Concert gebouw orchestra, Berliner Philharmoniker, London Proms symphony orchestra. Mélodies : Birgit Nilsson, Kirsten Flagstad. Enregistrements réalisés de 1950 à 1960 (11 cd Decca 478 8589). **CLIC de classiquenews octobre 2015.**

---

## Semaine de la danse contemporaine sur Brava télé



**Brava télé. Semaine de la danse moderne, 23 > 28 novembre 2015.** le danseur

directeur de ballet **Eric Gauthier**, les chorégraphes : Jo Strømngren, Mats Ek... Du 23 au 28 novembre 2015, Brava télé présente plusieurs chorégraphies lors de la Semaine de la danse moderne. Ces ballets contemporains abondent en techniques de danse du XXe siècle et de chorégraphies aussi diverses qu'intéressantes. Le corps s'engage à communiquer avec le public, exprimant toute une gamme d'émotions. La danse moderne, avec ses influences jazz, a été développée en réaction au cadre rigide des pas et



figures de la danse classique. Pourtant comme dans le ballet classique, il est important pour les danseurs de cultiver et maintenir une musculature athlétique, alerte, fine et puissante afin de pouvoir exécuter les mouvements complexes conçus par le chorégraphe. Dans la danse moderne, l'histoire se cache dans la danse. Les nouvelles productions que Brava présente cette semaine, telles « POPPEA//POPPEA » et « Chaplin », répondent à toutes ces caractéristiques, qui sont encore soulignées par les costumes et la musique.

Semaine de la danse moderne, du 23 au 28 novembre sur Brava télé. 6 rvs incontournables pour dresser un tour d'horizon des écritures contemporaines.

### **1- Lundi 23 novembre 2015, 21h**

#### **Havana Danza ! (première)**

Depuis plus de 50 ans, la compagnie de danse « Danza Contemporanea de Cuba » produit des danseurs de premier ordre, dont le style évoque le cœur sensuel, mystique, félin et parfois sauvage, en tout cas brut de l'esprit cubain.



Actuellement, le répertoire de la compagnie contient plus de 70 productions. Présenté en 2011, « Havana Danza ! » inclut quatre de ces programmes joyeux et passionnants, combinant des éléments modernes du théâtre américain, des styles de danse afro-caribéens et le ballet classique européen.

Ballet : Danza Contemporanea de Cuba

Chorégraphes : Jan Linkens (Folia), Kenneth Kvamström (Carmen), Rafael Bonchala (Demo-N/Crayz), George Cespédes (Mambo 3 XXI)

Producteur : Une coproduction de Films Figures Libres, Danza Contemporánea de Cuba & Mezzo, avec la participation de France

Télévisions

Réalisateur : Sonia Paramo

Lieu : Auditorium García Lorca, La Havane

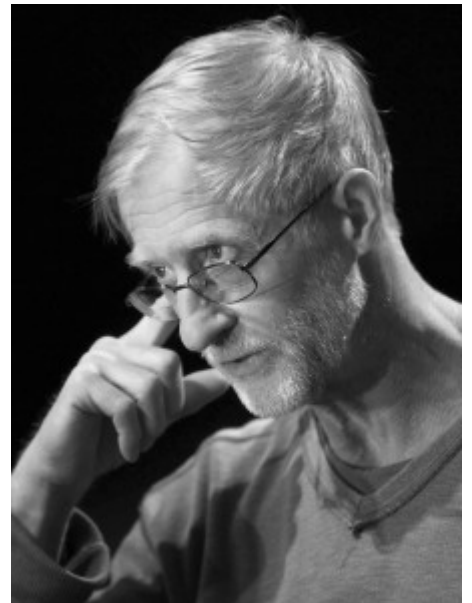
Année : 2011

**2 – Mardi 24 novembre 21h**

**[Juliette et Roméo par Mats Ek](#)**

Les spectateurs de Brava télé ont déjà pu apprécier l'univers intense et poétique de Mats Ek car [ce ballet a déjà été diffusé par la chaîne musique classique et danse, Brava. \(août 2015\)](#)

Chez Mats Ek, « Roméo et Juliette » devient « Juliette et Roméo » : le chorégraphe de renommée mondiale Mats Ek présente sa propre version du célébrissime ballet. Les danseurs du Ballet royal suédois dansent sur la musique de Tchaïkovski à l'Opéra royal de Stockholm. « Il est temps d'inverser les rôles, » dit Mats Ek. Avant le célèbre « Roméo et Juliette » de Shakespeare, il y avait « Giulietta e Romeo » de Luigi da Porto – on pourrait donc dire que la version de Mats Ek marque un retour vers la source de l'histoire. De plus, Ek n'a pas utilisé l'adaptation de Prokofiev de la musique de Tchaïkovski, mais celle d'Anders Högstedt. Cependant, le conflit entre l'amour juvénile et vulnérable, et la violence qui règne dans le monde est toujours le thème central de l'œuvre – une tragédie dans laquelle l'amour vainc mais en périssant. « Juliette et Roméo » est la première grande œuvre de Mats Ek depuis « La Belle au bois dormant » (1996) pour le Ballet de Hambourg.



Ballet : Ballet royal de Suède

Chorégraphe : [Mats Ek](#)

Chef d'orchestre : Alexander Polianichko

Orchestre : Orchestre de l'Opéra royal de Suède

Soliste : Bengt-Ake Lundin (piano)

Producteur : Bernhard Fleischer en coopération avec l'Opéra royal de Suède

Réalisateur : Thomas Grimm

Lieu : Opéra royal de Suède, Stockholm

Année : 2013

**3 – Mercredi 25 novembre 2015, 21h**

**Gauthier Dance – POPPEA//POPPEA (première).**

Inspiré du dernier opéra de Claudio Monteverdi, « L'incoronazione di Poppea », Christian Spuck a chorégraphié POPPEA//POPPEA, l'une des meilleures productions de la saison 2009-2010 selon le magazine britannique Dance Europe. Il s'agit de dresser le portrait souverain de l'amour triomphant fut-il comme ici incarné par la coquette et



arrogante maîtresse du jeune empereur débauché Néron : Poppée, l'insouciant et superficielle petite ambitieuse qui a eut la tête du philosophe Sénèque. Cristian Spuck a reçu le prix de théâtre allemand « Der Faust » en 2011. Gauthier Dance est l'ensemble de danse du Theaterhaus Stuttgart. L'ensemble compte dix danseurs, vrais solistes, qui sont dirigés par le chorégraphe, danseur et musicien Eric Gauthier. Créée en 2007,



la compagnie s'est rapidement affirmée dans le milieu de la danse internationale. Les chorégraphies de Gauthier Dance combinent avec intelligence humour, originalité et virtuosité technique. Les spectacles, qui ont lieu guichets fermés, extasient le

public et la presse. Partout, la compagnie est accueillie avec enthousiasme. Talent reconnu, Eric Gauthier a reçu le prix de danse allemand « Zukunft » en 2011. Chacune de ses créations est attendue et analysée au crible : de fait dans POPPEA, l'écriture de Gauthier est d'une précision expressionniste, les danseurs étant par le jeu exacerbé des attitudes, postures, expressions faciales aussi, de véritables acteurs dont les corps s'électrisent.

Ballet : Gauthier Dance

Chorégraphe : Christian Spuck

Producteur : EuroArts Music en co-production avec ZDF & parallax raumprojektion

Réalisateur : Niko Vialkowitsch

Mise-en-scène : Emma Ryott

Lieu : Theaterhaus Stuttgart – Année : 2009

**4 – Jeudi 26 novembre 2015, 21h**

**La Scala – Ballo mediterranea**

Ce ballet magnifique a été créé en 1993 par le chorégraphe Mauro Bigonzetti, sur la musique de Wolfgang Amadeus Mozart, György Ligeti et Palestrina... Piliers du Ballet de la Scala de Milan, les fameux danseurs : Massimo Murru, Antonino Sutera et Beatrice Carbone. Enregistré à Milan en mars 2008. Sauvage, exaltée, la



danse du ballet scaligène Ballo mediterranea exprime l'exultation des corps – surtout collectifs où brille en particulier la figure aigue et raffinée du danseur milanais (né en 1971), Massimo Murru. Pour le reste de la narration et de la figuration chorégraphique, l'écriture exige une synchronicité souvent ahurissante qui exige un sens du tempo et de la rythmique parfaite de la part de tout le corps de Ballet. Ballo mediterranea est un exercice superlatif pour une compagnie de danse, heureuse de relever un tel défi.

Ballet : Ballet de La Scala de Milan

Chorégraphe : Mauro Bigonzetti

Solistes : Massimo Murru, Antonino Sutera, Beatrice Carbone

Mise-en-scène : Elisabetta Terabust

Lieu : Teatro degli Arcimboldi, Milan – Année : 2008

**5 – Vendredi 27 novembre 2015, 14h**

**Le Voisin (The neighbour, première ; sur la musique de Leos Janacek)**

Deux appartements. Dans un appartement : un pianiste. De l'autre côté du mur : un couple affichant d'évidents problèmes relationnels. Ils peuvent s'entendre. Mais ils se disputent et tournent en rond. Ce film de ballet, lauréat d'une



Rose d'Or (2010), parle d'hommes et de femmes, de célibataires, de nouvelles chances, d'occasions manquées. La chorégraphie parle également de la façon dont la musique nous influence, et de la manière dont nous influençons la musique. Dans un grand appartement à Frogner, à Oslo, en Norvège, un couple se dispute. Des cartons contenant leurs affaires sont déjà posés à l'extérieur. Leur voisin est un pianiste solitaire, qui en a assez des disputes interminables du couple. Au piano, il joue « Dans les brumes » de Leos Janáček. Le son perce les murs. Petit à petit, sans s'en rendre compte, le couple succombe à l'influence de la musique : l'homme et la femme se réconcilient. Le chorégraphe norvégien Jo Strømgren, né en 1970 se concentre sur l'interaction entre la musique et les sensibilités à fleur de peau... ici un couple en prise avec ses tensions et ses contradictions inévitables, se voit affecter par le jeu du pianiste qui est leur voisin. A savoir : le film a été tourné dans l'appartement même du chorégraphe en Norvège à Oslo en août 2009, avec ses deux danseurs solistes fétiches. La musique pour piano de Janacek est ici défendue par la star du clavier en Norvège, le pianiste charismatique Leif Ove Andsnes.

Danseurs : Line Tørmoen, Dimitri Jourde

Chorégraphe : Jo Strømgren

Soliste : Leif Ove Andsnes, piano

Durée : 20 mn

Producteur : Nordisk Film en co-production avec Strømgren Kompani, NRK

Réalisateur : Stein-Roger Bull

Lieu : Frogner, Oslo – Année : 2009

**6 – Samedi 28 novembre 20h59**

**Ballet de Leipzig – Chaplin (première)**

L'homme à la moustache, au chapeau melon et à la canne en bambou est célèbre dans le monde entier. Mais qui est l'homme derrière cette icône ? C'est la question que **Mario Schröder** s'est posée quand il a chorégraphié « Chaplin ». Son ascension vers la gloire fit de Charlie Chaplin un personnage public. Le clown devint politique. Aux États-Unis, certains se méfièrent de ses convictions et Chaplin fut publiquement accusé d'être communiste. En fin de compte, il fut expulsé.



Ce ballet décrit la vie de Chaplin et sa relation avec ses œuvres. « Chaplin » nous montre un artiste qui observe le monde de façon sensible et consciencieuse : l'homme derrière Charlot. Un artiste engagé qui a une conscience et a payé le prix fort pour s'en être expliqué...

Ballet : Ballet de Leipzig

Chorégraphe : Mario Schröder

Orchestre : Orchestre du Gewandhaus de Leipzig

Producteur : Une co-production de EuroArts Music & Les Films Figures Libres

Réalisateur : Sonia Paramo

Mise-en-scène : Matthias Foremny

Lieu : Opéra de Leipzig – Année : 2010

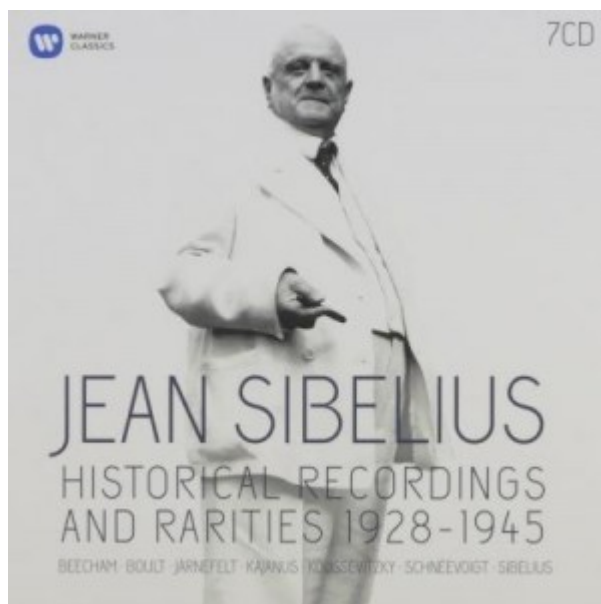
---

# CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics)

CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics).

Des gravures « historiques », – soit les premières dans l'histoire du microsillon, celles par exemple de Robert Kajanus (avec le London Symphony orchestra en juin 1932 (Symphonies 3 et 5, d'une irrépressible tension

complétée par un grande subtilité expressive, en particulier cette écoute de l'urgence intérieure, cette détermination lyrique et parfois avant Bernstein, échevelée, délirante mais si juste, et ce souci du lien organique structurant les parties entre elles), surgit une leçon d'interprétation qui fait tout l'intérêt du présent coffret de 7cd édité par Warner et qui pour la plupart regroupe des chefs travaillant évidemment à Londres et que Sibelius a pu connaître, et dont il a pu pour certains, valider leur propre approche. C'est évidemment le cas de Robert Kajanus décédé en 1933 qui est d'autant plus exemplaire parmi les pionniers et défenseurs de la première heure sibélienne, qu'il a créé nombre de ses



œuvres, ou les a fait connaître en Europe hors de Finlande avec la complicité du Maître. Compositeur lui aussi, également auteur d'un Symphonie Kullervo (comme la pièce de Sibelius), Kajanus entre 1890 et jusqu'à sa mort, ne cesse de faire connaître les œuvres de son compatriote : Kajanus dirige le premier orchestre symphonique d'Helsinki au début des années 1880 puis joue (entre autres) les oeuvres de Sibelius à Paris pour l'expo Universelle de 1900 (Symphonie n°1, Suite du roi Christian II, Le cygne de Tuonela, Finlandia et Le retour de Lemminkäinen... soit une synthèse de l'univers sibélien. C'est cependant un éclairage sur son engagement sibélien des années 1930 que Warner met ici en lumière.

*Kajanus, Boult, Beecham, Stokowski, Koussevitzky...*

## **Les premiers Sibéliens à Londres autour de 1930**

Pour Warner, Kajanus enregistre dans les années 1930, soit quelques années avant sa mort, les Symphonies 1, 3 (cd1), surtout 3 (époustouflante de vivacité subtile) et 5 (d'une fraîcheur éruptive rafraîchissante ; Symphonies 3 et 5 sont dans le cd2). Et dans le studio règne déjà un certain Walter

Legge, futur grand producteur et mari de la Schwarzkopf... Kajanus fixe aussi pour la Société Sibélius et Warner, l'éblouissante musique de scène, très allusive et orientalisante (Solitude, Nocturne) : Alexander Feast – la banquet d'Alexandre, d'après la pièce de Hjalmar Procopé (Suite opus 51, cd3, juin 1932).

A la suite de l'indéfectible énergie du pionnier Kajanus, les chefs de l'intelligentsia londonienne s'emparent du miracle symphonique sibélien au point de l'inscrire au programme ordinaire des Prom's, assurant ainsi une renommée croissante pour Sibelius dont il font un maître absolu du langage symphonique : ainsi les chefs ici d'un geste captivant : Sir Adrian Boult (coupes vive et tranchante des Océanides opus 55, cd3, janvier 1936, conçus comme une vaste chevauchée haletante d'une gravité irrésistible), Thomas Beecham (Concerto pour violon avec Jasha Heiffetz en 1935, Symphonie n°4 de 1937, Finlandia en 1938, avec le London Philharmonia orchestra), ou Serge Koussevitzky (Symphonie n°7 gonflée à bloc, d'un souffle prenant en 1933 avec le BBC SO) et Leopold Stokowski...

Autres fleurons propres au tournant des années 1930 – suractivité des studios loués par la Warner soucieuse de fixer les grands interprètes sibéliens d'alors : le Quatuor opus 56 par le Budapest String Quartet (août 1933, cd7) : qui plonge dans des abysses de profondeur intime et énigmatique : à connaître évidemment;

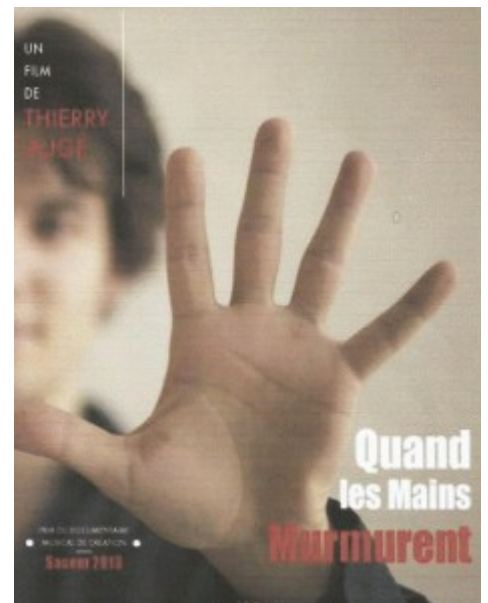
Le coffret Warner témoigne d'un engouement sans précédent pour les œuvres orchestrales et vocales de Sibelius autour de 1930 ; les chefs londoniens se sont alors emparés du mythe encore vivant, révélant sous sa langue si originale, un souffle à la fois panthéiste et une vision esthétique et poétique qui rappelle par la modernité et la sincérité de sa construction, Beethoven lui-même.

CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics).

---

## DVD. Compte rendu critique. Quand les mains murmurent (2012)

DVD. Compte rendu critique. Quand les mains murmurent (2012). Curieux titre en vérité qui promettait une immersion passionnante dans les arcanes introspectives et intimes de la direction d'orchestre. En fait il n'en est rien car malgré l'aplomb photogénique du professeur Ferro lequel ne cesse de recentrer l'action dans le travail, dans la musique, dans son interprétation..., les 10 jeunes chefs apprentis dont une femme (Charlotte souvent un peu raide), expriment devant la caméra leur doutes, leurs maladresses, leurs inquiétudes. On reste constamment hors de la musique dans un film qui annonçait le contraire. Les mains sans appui dans le vide doivent exprimer la moindre inflexion, la précision d'une croche (mais en intégrant aussi le temps de sa résonance), et plus encore indiquer nuances, longueur, forme, accent, c'est à dire la note et le silence



qui suit... c'est à dire dans l'incarnation du geste, exprimer l'abstraction de la musique et rendre claires, toutes les intentions du chef à partir de la partition ouverte.

## **Doutes et incertitudes du chef apprenti...**

**De quelle façon, la main peut-elle être un instrument de communication ?** Vaste question. Mais il n'y a pas que la main, les doigts, l'indication et le mouvement des bras, il y a tout le corps global, qui doit jouer en souplesse et dans le sourire. Le regard pèse aussi. Devant la caméra et sous la direction du chef des chefs, Philippe Ferro, responsable de la classe d'initiation à la direction d'orchestre, les jeunes apprentis sur une même partition (jouée au piano), répète la clarté de leurs gestes. Moins de gestes mécaniques, plus d'équilibre entre main gauche (qui indique les inflexions) et main droite (qui indique le rythme)

Il y a la classe avec le professeur... il y a aussi dans la foulée, l'orchestre réel avec les musiciens... Devant l'enregistrement de leur session, maître et élève analysent les gestes de l'apprenti : et l'on comprend très vite que la direction d'orchestre n'est pas qu'une question de mains... le film devrait donc changer de titre. Le visage, les mimiques expressives, l'attitude du corps sur le pupitre, exprimer tout en très peu de gestes : voilà le secret.

Et la parole souligne aussi l'indication d'un geste. Trop mécanique, pas assez instinctif et naturel. Pas assez clair : quel tempo, quelle vision ? Faut pas lâcher... Le maître pousse chacun de ses élèves jusqu'à ses ultimes retranchements pour que surgissent en toute clarté et précision, une intention. Et à part ça, est ce que tu dances ? Non pas je ne sais pas danser (un comble quand même pour un chef chargé d'indiquer le

bon tempo, de ne pas savoir bouger!). Le travail est un ensemble d'ajustements pour que les indications soient les plus claires possibles.

**Le fil se dilue au cours du déroulement, pas facile pour un chef de capter et entretenir la concentration de son orchestre ; pas facile pour un réalisateur de maintenir l'intérêt du spectateur : ici trop de digressions, dans les coulisses, sur les ressentis des uns et des autres, trop d'images qui déconcentrent sans répréciser tous les enjeux de la direction d'orchestre et de son long apprentissage.** Au final de la session, les 10 prétendants à l'examen sélectif de fin d'année (concert Mozart, Bartok, Strauss), 3 sont admis en 2<sup>e</sup> années : Dylan, Benjamin, William. Mais c'est comme dans les autres classes d'instruments au Conservatoire : tant de pianistes par exemple, pour si peu de vrais poètes, pour un cercle si restreint de vrais interprètes capables de défendre une vision, d'exprimer une compréhension juste et sincère des partitions... Diriger c'est d'abord régler des problèmes intimes ; ne pas les résoudre suscite des blocages irrémédiables. Pour être un bon chef, il faut être un musicien, un très grand technicien, mais aussi un communicant libre et charismatique. Combien d'élus obtiendront des postes officiels pour être reconnus et progresser encore et toujours ? Au moins, malgré ses défauts, le film dévoile dans les coulisses de l'apprentissage, les défis de ce métier convoité mais périlleux : une série d'épreuves où chaque apprenti fait d'abord l'expérience d'une autocritique, face à la caméra, face à son corps ; une sorte de remise en question fondamentale de sa place parmi les autres. Qui suis-je ? Que veux je transmettre aux autres et comment ? Telle est la question : même si la musique me passionne, suis je fait pour ce métier ?

DVD. Compte rendu critique. Quand les mains murmurent (2012).  
Un film de Thierry Augé, 2012 – France – 58 minutes – XDcam

---

# CD, compte rendu critique. Coffret Stravinsky : complete edition (30 cd Deutsche Grammophon).

CD, annonce. Coffret Stravinsky : complete edition (30 cd Deutsche Grammophon). Simultanément aux autres coffrets événement dédiés à **Martha Argerich** (the complete recordings on Deutsche Grammophon) et **Sibelius** à l'occasion du 150<sup>ème</sup> anniversaire du compositeur finnois, DG nous gratifie en octobre 2015 d'un troisième somptueux



coffret, celui là consacré à **Igor Stravinsky**, regroupant l'essentiel de ses bandes prestigieuses globalement très convaincantes pour une intégrale Stravinsky qui fera date. La boîte est d'autant plus miraculeuse et appréciée qu'elle ne correspond en vérité à aucune célébration particulière... C'est de l'aveu du responsable éditorial, l'aboutissement d'un travail de recherche de plusieurs années, Roger Wright, conscient dès les années 1990, quand il collaborait activement à l'enrichissement du catalogue de la major, de la richesse exceptionnelle du fonds Stravinsky chez DG. L'idée d'une intégrale discographique a donc très rapidement germé : elle se concrétise aujourd'hui, permise grâce à un jeu

d'enregistrements réalisés en divers lieux, à différentes périodes... afin de constituer à terme, une intégrale digne de son intention première.

### **Tour d'horizon. Piliers de ce coffret Stravinsky**

**2015** : Pulcinella d'Abbado, (1978), Les Noces de Bernstein (avec les pianistes Argerich et Zimerman, 1977), le Concerto pour violon par Anne-Sophie Mutter, surtout Oedipus Rex (1926) de 1991 enregistré à Chicago par un James Levine éruptif et affûté avec l'excellentissime ténor Philip Langridge (et Jules Bastin en narrateur français), l'Histoire du soldat avec Tom Courtenay, sans omettre The Rake's progress piloté alors par Gardiner en 1997 (avec deux chanteurs au sommet de leur potentiel expressif, Bryn Terfel, le baryton gallois en Nick Shadow et Ian Bostridge dans le rôle-titre : Rake) ; les trois ballets pour Diaghilev par Pierre Boulez (nouvelles versions particulièrement représentatives de l'engagement du chef français chez DG en 1990) ; soit un noyau de lectures aujourd'hui incontestables sur le plan interprétatif et artistique, que plusieurs compléments tout aussi avisés ont enrichi ensuite : Symphonie en mi bémol par Mikhail Pletnev (qui venait d'enregistrer une très sérieuse intégrale des Symphonies de Tchaïkovsky), le Baiser de la fée et un cycle dédié aux œuvres ultimes de Stravinsky par Oliver Knussen, fervent adepte du détail, et tout autant fin dramaturge, pèsent aussi de tous leur poids.



Outre l'intérêt des interprétations ici réunies, soulignons aussi **l'importante notice de présentation avec essai biographique sur la personnalité multiple et complexe de Stravinsky**, en français, anglais, allemand à travers les grandes périodes créatrices de l'ex élève de Rimski, devenu américain en 1945 et qui cède après de multiples accents toujours visionnaires et modernistes aux potentialités dodécaphoniques au tournant des années 1950-1960... (après la mort de Schoenberg – son voisin lui aussi exilé à Los Angeles,

et après avoir créé pour la Biennale de Venise, son opéra *The Rake's progress* en 1951... qui demeure sa dernière offrande néoclassique). L'éclairage sur cette dernière séquence de la vie si riche et dense de Stravinsky, celui dodécaphoniste, prolongeant après le décès de Schoenberg, les recherches sur le métier sériel, reste captivant et fait entre autres, la grande valeur de ce coffret, éditorialement pensé : les dernières œuvres, *Abraham and Isaac* – comme le Viennois Schoenberg avait composé toute sa vie *Moses und aron*-, puis *Variations* enfin *Requiem Canticles* de 1965-1966, ces deux dernières partitions jouées par Oliver Knussen, maestro révélé par cette intégrale), enfin *Agon*, ballet pour Balanchine qui ne comporte certes qu'un seul épisode véritablement dodécaphonique, en témoignent particulièrement. L'apport de cette somme est incontestable. Louons précisément le scrupule éditorial qui mieux qu'ailleurs, présente en fin de livret, l'ensemble des enregistrements précisant sur le même page, numéro du cd, date et lieu d'enregistrement... une manne informative qui ici est heureusement synthétisée sur la même feuille. Confort de lecture exemplaire pour l'amateur soucieux de suivre selon la chronologie, chaque lecture.

**Analyse.** Ainsi, les connaisseurs soucieux d'une sonorité limpide et détaillée pourront y goûter le geste millimétré du français **Pierre Boulez** cérébral et pointillisme, épris de clarté et de mesure : *L'oiseau de feu* (1909/1910) à la tête du Chicago



Symphony orchestra; *Petrushka*, *Le rossignol* et le chant du rossignol, et *Le Sacre du printemps* avec le Cleveland orchestra; sans omettre les Symphonies en mi bémol ou celle d'instruments à vents. Autre accomplissement anthologique : **l'époustouflant Oedipus Rex** par **James Levine** avec dans le rôle tire et dans celui de Jocaste, l'exceptionnel Philip Langridge, incantatoire, humain, halluciné et l'éblouissante

Florence Quivar, consoeur jumelle d'une Jessye Norman si éblouissante elle-aussi, dans le rôle sous la baguette étincelante de Seiji Ozawa. Le plus surprenant ici demeure aux côtés des autres Claudio Abbado, Bernstein ou Chailly, l'excellent et récent **Oliver Knussen** : Le baiser de la fée (1928) avec le Cleveland orchestra, orchestre désormais si boulezien pour Stravinsky ; mais aussi Le Déluge (1961) avec le London sinfonietta ; Ode (1943), Variations (1963); Requiem canticles (1966); Storm cloud (1902); Faune et bergère opus 2 (1906); et donc, Abraham et Isaac, ballade sacrée (1963); autant de partitions relevant de la petite forme et de la grande forme qui affirme la justesse d'un geste musical.

**Soulignons la suite de L'Oiseau de feu (1945) par Mikhail Pletnev** et l'Orchestre national russe. Soulignons aussi le palpitant The Rake's progress dans la vision ciselé dramatique de **Gardiner** qui outre les têtes d'affiche réunies pour l'occasion Terfel et Bostridge



(à leur sommet), sait aussi unifier la parure orchestrale d'une tenue fédératrice et cohérente habitée par la fièvre théâtrale. Complément jubilatoire à ce coffret gavé de bijoux discographiques incontournables et nous pesons nos mots : L'histoire du soldat par Igor Markevitch et Cocteau en narrateur (1962); Ernest Ansermet pour Petrushka; Pierre Monteux et Le sacre du printemps de 1956; la version désormais légendaire du duo Argerich et Barenboim pour la transcription pour 2 pianos du Sacre du printemps, sans passer sous silence l'enregistrement du Concerto pour violon de 1935 avec l'orchestre Lamoureux et Igor Stravinsky soi-même à la baguette (Samuel Dushkin au violon).

✖ **Notice livret captivante.** Outre la valeur de cette intégrale, servie par des chefs plus que convaincants, Deutsche Grammophon prend soin d'éditer une vraie notice comprenant plusieurs textes inédits d'un grand intérêt documentaire et scientifique : en plus de la dernière séquence de la carrière du compositeur et l'éclairage sur ses relations avec le sérialisme de Schoenberg, soulignons aussi au début de la carrière, la genèse éclaircie des premières partitions parisiennes : on y comprend parfaitement entre autres comment a pu se réaliser l'exceptionnelle collaboration Diaghilev et Stravinsky: duo artistique improbable et pourtant miraculeux propre au Paris des années 1910. C'est parce qu'il avait perdu son principale mécène (le grand duc Vladimir Alexandrovitch), et son principal interprète Chaliapine, que Diaghilev se concentra par défaut sur le ballet sollicitant le jeune Igor Stravinsky, après avoir tenté de séduire plusieurs compositeurs russes plus connus tels Glazounov, Liadov, Sokolov. ... Son dessein étant alors d'inventer un nouveau type de ballet russe à fort caractère folklorique a contrario du ballet importé signé Tchaïkovski lequel était alors plus occidental que vraiment russe... La rythmique diabolique, le chatoïement instrumental de l'orchestre de Stravinsky alors inconnu allaient se montrer pour Diaghilev, tout bonnement... miraculeux.

**Les 30 cd sont divisés en 8 sections :**

Oeuvres scéniques (cd 1-12)

Musique orchestrale (cd 13-18)

Musique chorale (cd 19-21)

Musique pour solistes vocaux (cd 22-23)

Musique de chambre (cd 24-25)

Musique pour piano (cd 26-27)

Enregistrements historiques dont ceux par Stravinsky lui-même révélant, soulignant l'exactitude du chef (aux côtés du compositeur) : cd 28-29

Bonus : cd 30 : Martha Argerich et Daniel Barenboim jouent la version pour piano et percussions du Sacre du Printemps

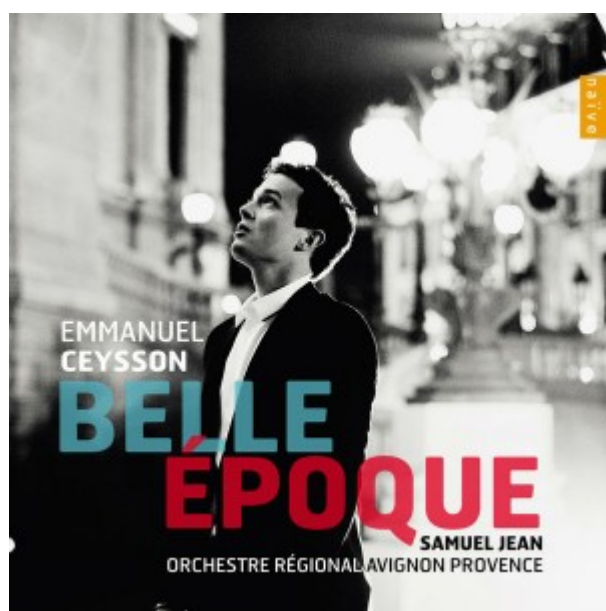


**Coffret Stravinsky : complete edition, 30 cd Deutsche Grammophon.** Interprètes : Claudio Abbado, Leonard Bernstein, Pierre Boulez, Riccardo Chailly, Robert Craft, John Eliot Gardiner, Oliver Knussen, James Levine, Masha Maisky, Anne-Sophie Mutter, Mikhail Pletnev, Maurizio Pollini, Bryn Terfel, Martha Argerich, Daniel Barenboim... 30 cd Deutsche Grammophon 00289 479 4650 Edition Stravinsky 2015. **CLIC de classiquenews d'octobre 2015.** Prochaine grande critique dans le mag cd dvd livres de classiquenews.com

---

**CD, compte rendu critique.**

**Belle Époque. Emmanuel Ceyson, harpe. Concerto de Henriette Renié, Pièces de Dubois, Pierné, Saint-Saëns. Orch. Régional Avignon Provence. Samuel Jean, direction. 1 cd Naïve. Enregistrement réalisé en septembre 2014 (Avignon).**



CD, compte rendu critique. Belle Époque. Emmanuel Ceyson, harpe. Concerto de Henriette Renié, Pièces de Dubois, Pierné, Saint-Saëns (1 cd Naïve, 2014). Il incarne le top en matière musicale : beauté, talent, réussite. Emmanuel Ceysson apporte en plus de tout cela, grâce à son nouveau cd, l'affirmation d'une sensibilité unique au service d'un choix

audacieux qui met en avant des œuvres rares et aujourd'hui peu jouées : partitions Belle Époque donc, signées Henriette Renié, Saint-Saëns, Pierné. Il fallait attendre un tempérament technicien et artiste de sa trempe pour les revoir à l'affiche... Harpe solo de l'Orchestre de l'Opéra de Paris depuis 10 ans (à 22 ans), Emmanuel Ceysson poursuit une carrière exceptionnelle : il vient d'intégrer l'orchestre du

Metropolitan de New York (mai 2015) et a inauguré son poste (Harpe solo du Metropolitan), avec une œuvre qu'il a déjà joué dans la fosse parisienne, Tannhäuser de Wagner (septembre 2015). Pour l'heure, enregistrée en septembre 2014, le programme de ce disque dévoile une perle inédite : le Concerto en ut mineur de Renié, élève du trop classique Dubois, aux côtés de l'éblouissant morceau de concert de Saint-Saint et des plus convenus voire sirupeux Pierné, surtout Dubois. Le sujet est ce romantisme début de siècle : hommage d'abord à Renié, artiste et interprète phare des années 1900 (le Concerto est créé avec l'Orchestre Lamoureux en 1901) et affirme la place exceptionnelle de la harpe dans l'imaginaire parisien et français grâce aussi aux oeuvres de Saint-Saëns et de Pierné, tout autant captivantes.

**Le Concerto de Melle Henriette Renié** met en avant les limites de l'orchestre : d'une âpreté parfois raide, d'autant que la haute technicité digitale du soliste est particulièrement mise en avant (avec une prise trop proche qui contredit et dénature l'équilibre naturel soliste/orchestre telle qu'elle émane d'une salle de concert depuis le point d'écoute d'un auditeur lambda). En mars 1901, date de création parisienne du Concerto de et par la harpiste, Henriette Renié, prodige de la harpe s'impose indiscutablement à un époque où la maîtrise de l'instrument était affaire de femmes. L'élève de Théodore Dubois au Conservatoire se révèle bavarde et loquace, précisément inspirée dans une partition qui cultive les contrastes de climats avec une réelle intelligence dramatique : son souci de la structure et sa solidité étant particulièrement vifs ici. Tessiture grave sollicitée dès le début, larges et amples accords, la harpe orchestrale de Madame Renié est douée d'une saisissante palette expressive : associant tempérament affirmé et recherche de sonorités intérieures exigeant davantage de style et de phrasés de la part du soliste. Entre suavité et surtout douceur tendre, le second mouvement Adagio met en relief l'attention du soliste pour l'expression de climats ténus d'une irrésistible pudeur

expressive, d'autant que Renié s'y montre très mélodiquement faurénne. Une intériorité recueillie que dément l'allant surexpressif de caractère fantastique du Scherzo écrit bien après les deux premiers mouvements, plein d'éclairs et de traits contrastés proche d'un tempérament hautement narratif.

Peu après la création du Concerto de Henriette Renié, soit en 1903, Dubois et Pierné livrent leur copie : **Pierné (Concertstück)**

éblouit littéralement par son génie de l'orchestration en un point supérieur à la facilité pourtant réelle de Renié ; Dubois, maître de la dite Renié, retrouve une séduction mélodique suave et même voluptueuse, pourtant



atténuée, pour ne pas dire gâchée par des effets d'une facilité parfois lourde (violon, cors très exposés). Le métier est là mais l'inspirationsur la durée faiblit de part en part. Par comparaison, le Renié retient nettement l'attention par sa diversité de climats et son caractère expressif. Pierné comme Dubois, use(et abuse peut-être) des cuivres et du cor lointain, si suggestif et onirique ; mais tous deux, sans être eux-même harpiste, affirment une connaissance de l'instrument qui n'a rien à envier à la foisonnante pièce de **Saint-Saëns** d'une séduction virtuose et de sa dernière période créatrice (Morceau de concert, 1918), que l'orchestre ne parvient pas ici à exprimer dans sa légèreté voire sa facétie. Le geste de Samuel Jean paraît bien rustre: bien moins suggestif et léger que dans le récital récent de Julie Fuchs (YES!), également dédié à la Belle Époque (il est vrai que tout chef ne donne que ce qu'il peut en fonction de l'orchestre qu'il dirige...). Dommage car ce que réalise Emmanuel Ceysson sur sa harpe relève d'une éloquence emperlée, fine, précise néanmoins puissante et autrement plus variée dans ses dynamiques allusives.

**CD, compte rendu critique. Belle Époque. Emmanuel Ceyson, harpe.** Concerto de Henriette Renié, Pièces de Dubois, Pierné, Saint-Saëns. Orch. Régional Avignon Provence. Samuel Jean, direction. 1 cd Naïve. Enregistrement réalisé en septembre 2014 (Avignon).

---

## Moïse et Aaron sur Arte

**arte** Arte, vendredi 23 octobre 2015, 22h15.

**Schoenberg : Moïse et Aaron.** Depuis l'Opéra Bastille à Paris, après sa diffusion en direct sur Arte Concert dès le 20 octobre, la chaîne Arte diffuse l'opéra laissé inachevé



par Schoenberg et qui a pour sujet la forme musicale et le sens du chant, c'est à dire l'opéra lui-même. Moïse et Aaron propose comme opéra philosophique voire théorique deux concepts du Dieu des fervents : le Dieu incarné et représenté par l'image et par la langue ici le chant, celui d'Aaron ; l'idée abstraite d'une force et d'une autorité (invisible, inconcevable, infinie) qui ne se représente pas et ne peut pas même être exprimée, celui de Moïse qui de fait dans l'écriture même de l'opéra de Schoenberg, ne chante pas mais s'exprime dans un parlé chanté permanent (sprechgesang, rôle parlé donc), plutôt synthétique. La parole déforme et dénature plutôt qu'elle transmet et communique... Dans la carrière de l'auteur, Moses und Aaron créé en 1954 à Hambourg (en version de concert renforçant ainsi la force de l'abstraction idéologique selon Moïse), annonce l'essor proche de la nouvelle langue contemporaine et moderne, l'atonalité. Contradiction frappante et stimulante que de représenter sur

la scène un opéra dont l'une des composantes tend à l'invisibilité et l'abstraction. Concrètement, Schoenberg utilise dans la partition une seule série dodécaphonique dont il sait développer les variations : dans les faits, le compositeur occupé par ce chantier lyrique contradictoire et d'une certaine façon handicapant à défaut éreintant, dès 1934, n'acheva jamais l'édifice, laissant sous forme d'esquisse tout l'acte III (jamais mis en musique). Pierre Boulez, Solti, Michael Gielen ont souligné en l'abordant la cohérence d'une oeuvre qui réconcilie idée et formalisme, concept et réalisation. Juif inquiet au début des années 1920, l'allemand Arnold Schoenberg développe très tôt une lecture personnelle de la religion juive qui concentre l'essence de propre identité, une question esthétique et autobiographique, dont témoigne son ouvrage, d'abord cantate puis ouvrage théologique enfin opéra. Ici pèse le sens de la parole exacte peu généreuse face à une foule instable et mouvante, mais omniprésente (le chœur des hébreux incrédules). En définitive outre la cristallisation d'un nouveau langage musical, Schoenberg exprime la recherche de toute une vie : comment témoigner malgré les révoltes et la montée de la haine raciste, la vérité de sa propre identité ? La question le hante sa vie durant et explique pourquoi il eut tant de mal à terminer son oeuvre.

L'action se déroule en Egypte, au moment où Moïse reçoit les tables de la Loi d'un Dieu invisible et omniscient. Le peuple hébreu fuit les troupes de Pharaon qui les avait réduit en esclavage. Tout l'acte I représente Moïse et Aaron en un duo complémentaire : Aaron exprimant en langage intelligible, les vérités divines que Moïse énonce synthétiquement; mais quand il faut croire en Dieu, Aaron use des miracles (l'eau du Nil changé en sang ; la verge de Moïse, en serpent, etc...) afin



de convertir le peuple Hébreux.

A l'acte II, Moïse quitte le peuple hébreu pour se rapprocher de Dieu. En son absence, les adorateurs se livrent à l'adoration du Veau d'or, représentation concrète du dieu à honorer : ballets, orgies, décadence collective.. Quand Moïse redescend, il détruit le Veau et reproche à Aaron de l'avoir trahi.

Acte III, Moïse défend l'idée de l'essence de Dieu qui ne peut être réduit à aucune représentation. Aaron meurt. Moïse guide le peuple dans le désert, hors du joug de Pharaon.